

Le temps passe, le souvenir reste.

Avec l'âge qui s'avance, je ressens la nécessité de faire connaître les épreuves que j'ai dû surmonter pour en arriver à ce jour.

Mon arrestation le 21 août 1942 et ma déportation dans les prisons et camps de concentration d'Allemagne, furent le sommet de toutes mes épreuves.

J'avais 18 ans à la déclaration de la drôle de guerre ; en 1939 et pendant une année, l'armée française a perdu le sens de son devoir par son laisser aller que, malgré mon jeune âge, je constatais.

J'étais garçon boucher à Abbeville le 10 mai 1940 où la vraie guerre commençait, ce jour là j'assistais au bombardement de la ville et en particulier de la sucrerie où le sucre fondu par les incendies coulait dans les caniveaux des rues voisines, j'avais l'occasion de trouver le 1er mort de ce bombardement, c'était boulevard de la République, il avait les jambes coupées et les intestins sortaient de son ventre, une bombe l'avait totalement déchi-qué.

Puis ce fut la peur des bombardements, les gens qui se réfugiaient ou évacuaient venant du Nord.

Le 20 mai 1940 je me trouvais à Longpré-les-Corps-Saints. Il y eut des bombardements intensifs sur Abbeville et même sur Longpré, j'étais jeune et je n'avais pas peur, j'allais voir les dégâts causés par les bombes et avec un camarade Willy.... nous avons dégagé et sauvé une famille engloutie sous les décombres de leur maison sur laquelle était tombée une bombe (famille Audrechy).

Le 20 mai 1940 la plupart des gens de Longpré se sauvait soit en voiture à cheval, en bicyclette ou à pied, ma belle soeur Suzanne Coquerelle qui gérait la boucherie s'était déjà sauvée en auto le 19 mai laissant ma mère seule, c'est alors que le 20 mai au soir, je décidais d'aller à bicyclette à Vergies où je présumais qu'elle s'était réfugiée, mais chez notre oncle il n'y avait plus personne, tout le monde avait évacué vers le sud ; sur mon chemin de retour je voyais une foule de gens effrayés qui évacuaient et je vis à Airaines un escadron d'artillerie qui se repliait !!! en bousculant tout sur son passage ; la nuit commençait ce soir du 20 mai 1940 et en arrivant à Bettencourt Rivière, je voyais devant moi

2 militaires qui marchaient dans le même sens que moi, d'abord je pensais que c'était des soldats français ou des britanniques, mais en me rapprochant d'eux je m'aperçus que c'était des soldats allemands, surpris je sautais de vélo pour retourner plus vite, ils m'entendirent, me donnèrent un ordre en me mettant en joue, je m'arrêtai, ils vinrent à moi et me questionnèrent d'abord pour savoir si j'étais soldat, si j'avais vu des troupes sur la route d'Abbeville à Poix (Airaines) ; sur mes négations et après avoir échangé quelques mots, ils me relâchèrent et je continuai ma route vers Longpré. Arrivé à la maison, j'appris à ma mère cette surprenante rencontre et elle me conseilla de partir, ce que je fis sur le champ.

Les allemands que je rencontrais pour la première fois ce 20 mai à Béttemcourt Rivière, devaient être 2 ou 3 autos mitrailleuses, qui avaient, avec un rude culot, percé le front et même traversé la Somme pour aboutir à cet endroit où ils avaient dynamité des gros arbres qui barraient la route quand ils m'ont intercepté ; à moins que ce soit ce que l'on appelait, la cinquième colonne, mais je pensais qu'ils seraient restés en civil. Je n'ai jamais élucidé ce cas depuis.

J'évacuais naturellement par une autre route qui surplombait à 2 ou 3 kilomètres à travers champ le village de Bettencourt et arrivé en bordure d'un bois, je vis un détachement anglais qui traînait là tranquillement, je les abordais en essayant de leur expliquer ma rencontre avec les allemands et le moyen de les surprendre en leur proposant mes services, j'avais une parfaite connaissance de la région ; ce fut un dialogue qui n'aboutit à rien et qui me confirma dans l'idée que les anglais comme les français n'étaient pas en condition pour faire la guerre à cette époque.

Je terminai la première partie de mon évacuation près de Lisieux où cherchant du travail, je me retrouvai au binage de betteraves pour un fermier. Il fallait en faire un hectare au moins, au bout de huit jours, j'avais fait cet hectare et le fermier me paya la moitié du prix prévu, invoquant le travail non conforme, ce qui était faux, mais il profitait de la situation.

Puis je partis travailler dans une usine de guerre à Dives-sur-Mer pas très loin de Caen ; au bout de quinze jours c'était la paye, mais c'était aussi l'absence de nos employeurs déjà partis et la paye, je l'attends toujours, il fallait évacuer à nouveau.

La bataille de la Somme terminée, les allemands avançaient de nouveau rapidement et c'était une nouvelle évacuation, je partis de Dives-sur-Mer avec 5 camarades de travail, toujours en bicyclette, nous passions à Nantes et prenions la direction de la Roche sur Yon, La Rochelle. Arrivés à une cinquantaine de kilomètres après Nantes, nous apprenons que les Allemands y sont, c'est alors que nous décidons de retourner chez nous, pensant, comme tous les français à l'époque, que la guerre était perdue. Je voulais revenir le plus vite possible à Longpré.

Sur la route du retour d'évacuation, nous repassions Nantes sans problème, mais à l'entrée de Villers Bocage, situé à une trentaine de kilomètres de Caen, les allemands nous arrêtaient, nous faisaient déposer nos bicyclettes dans une petite cour à l'entrée du village et nous enfermaient dans l'église où nous passions la nuit avec quelques autres prisonniers (Villers Bocage a peu souffert de la guerre en 1940 mais a été totalement détruit en 1944, passant dans ce pays il y a quelques années, je n'ai rien retrouvé du passé).

Le lendemain matin nous étions embarqués dans des camions qui nous amenaient à la caserne de Caen où il y avait déjà des milliers de prisonniers de guerre, malgré nos explications pour prouver nos fonctions civiles, nous étions devenus des prisonniers de guerre. Peut-être aurai-je connu l'Allemagne comme prisonnier de guerre.

Avec un de mes camarades "requis", nous décidons de ne pas pousser plus loin la complaisance et cherchons le moyen de nous évader ; dès le 1er jour nous avisons des fûts de 200 l que nous disposons contre un mur sans nous faire remarquer puis cachés à l'extérieur des bâtiments nous attendons la nuit pour en faire l'escalade et sauter d'une hauteur impressionnante, sans casse. Toute la nuit nous avons marché pour retrouver nos bicyclettes à Villers Bocage où elles nous attendaient encore.

Le voyage de retour vers la Picardie se passa, par la suite, sans problèmes majeurs.

L'arrivée à Abbeville me permit de voir les destructions d'une grande partie de la ville que j'avais quittée florissante à peine un mois avant ; on ne circulait dans les rues que par des passages étroits créés entre les pans de murs effondrés par les bombardements et les incendies.

Je poursuivais mon chemin vers Longpré, inquiet de ce que j'allais trouver le long de cette Somme qui a tant souffert des guerres.

C'était aux environs du 15 juin 1940, je constatais la

la destruction presque totale de mon pays natal, il y avait encore des foyers d'incendies à certains endroits et surtout l'odeur des morts que l'on décelait à plus de cinquante mètres. J'eus la chance de retrouver la maison de ma mère encore debout, elle était située à l'extrémité du village et ne fut pas détruite par les allemands qui avaient incendié systématiquement toutes les maisons qui n'étaient pas détruites par les bombardements. Il faut dire que ces actes étaient la conséquence de la peur qu'ils avaient de la résistance des soldats français et sénégalais en ces lieux. Il y a eu des actes de bravoure qu'on doit respecter pieusement comme ce capitaine natif de Longpré, où il avait sa famille et qui sur les hauteurs environnantes a défendu son pays jusqu'à la mort.

Le pays paraissait désertique, atomisé, je ne voyais personne, arrivé à ma maison où tout avait été saccagé, je trouvais un couple de personnes âgées qui n'avait pas été bien loin au moment de la bataille et qui avait préféré revenir au pays, leur maison était détruite. J'ai cherché à organiser un peu de vie ; un autre couple de personnes âgées est venu se joindre à nous quelques jours après, puis un autre, des voisins ayant également leur maison détruite. J'ai cherché des contacts avec d'autres habitants pour s'organiser, pour se nourrir. J'ai retrouvé des personnes vivant dans des caves, nous nous sommes réunis pour prendre des décisions. Il n'y avait plus d'épicerie ni de boulangerie ; nous faisons du pain avec de la farine sans levure. J'appliquais mes connaissances de boucher en débitant une bête que l'on trouvait dans la nature et qui à l'époque n'appartenait à personne ; la boucherie de famille étant détruite, c'est dans une étable que je débitais la viande que je distribuais à la satisfaction de tous.

Une question grave se posait à nous : que faire de tous les cadavres de ces malheureux soldats qui donnaient avec les foyers d'incendie, une odeur de mort, nous les enterrâmes sur place en ayant soin de récupérer leur plaque personnel en prévision de leur restitution aux familles ou aux cimetières militaires.

Dans ces premiers jours de retour à Longpré, se situe le début des actions de résistance me concernant. Contrairement à certains résistants de la dernière heure, je fus de ceux de la première. L'appel du Général de Gaulle du 18 juin m'a beaucoup marqué. Avec quelques camarades nous récupérions des armes qui restaient après la bataille de la Somme : des fusils, des révolvers avec naturellement leurs munitions, des caisses de grenades, je me rappelle même avoir récupéré des mines anti-chars posées par les allemands sur l'appui de fenêtre de la salle de ma maison. Ces mines avaient été placées

par les français dans une saignée au travers de la route, les allemands éventant le piège ont aussi évité la destruction de ma maison. Ces armes, nous les graissions, nous nous entraînions à les manipuler et les enveloppions dans des toiles cirées ou goudronnées de l'époque, pour les mettre dans des caches et même les enterrer dans un bois appartenant à ma famille.

En se remettant dans l'ambiance de l'époque, il faut savoir qu'était fusillé tout possesseur d'armes de guerre, nous en prenions le risque avec l'insouciance des jeunes de 18, 20 ans que nous étions, heureusement que nos supérieurs, plus âgés (M. Philippe, mon instituteur, capitaine de réserve) calmaient nos ardeurs pour éviter le pire, le pire aurait été de tuer un ou deux allemands et de voir prendre vingt ou trente otages innocents dans le pays, nous devions attendre l'heure H

La majeure partie de notre action résistante se passait la nuit, avec le couvre feu imposé par les allemands mais la complicité de l'obscurité qui nous était favorable, nous évitions la curiosité des gens et les patrouilles allemandes plutôt bruyantes.

Nous avons facilité l'évasion de prisonniers de guerre qui, après l'armistice de 1940, se trouvaient dans une ancienne coopérative agricole, près de la gare ; la Somme étant devenue zone frontalière, nous favorisions leur passage des ponts avec de vrais ausweis et de vrais tampons que j'avais pris aux allemands alors que j'étais obligé, les premiers temps, de leur fournir de la viande à la kommandantur installée à l'époque à Longpré ; les photos des camarades "régularisés" étaient prises par le père Déjardin photographe de son métier ; cela me rappelle que je fis connaissance d'un homme particulièrement discret à qui nous fîmes ce fameux ausweis mais qui ne tint pas à passer les ponts, nous dûmes lui faire traverser la Somme dans une barque vers 2 h. du matin... le temps a passé 1940 était loin, j'étais revenu de déportation depuis 2 ans et me trouvais en 1947, je pense, à Amiens au bureau des F.T.P., dans une conversation sur les actions de la résistance, il nous vint à l'idée de parler de ce passage de la Somme, un peu spécial, c'est alors que nous nous rendîmes compte que l'homme qui préférait les promenades en bateau était le colonel Dumuin, recherché à l'époque par les services secrets et militaires allemands ; il tint avec grand plaisir à nous attribuer le diplôme d'honneur des F.T.P. pour le service que nous lui avons rendu. Le Colonel Dumuin était communiste mais de quelque parti ou de quelque religion que l'on soit, le but était le même : la libération de notre pays et il y eut une grande

solidarité dans la poignée de français qui ont réagi après 1940. Le Colonel Dumuin eut la chance de ne pas être déporté.

Au début de cette guerre, ceux qui s'organisaient aux dépens des allemands n'étaient pas nombreux, il fallait être très discret, et malgré cela le nombre d'arrestations dues à des dénonciations, était important ; soit que certains craignant des représailles de l'ennemi, signalent l'action résistante d'une personne, soit pour avoir les faveurs de l'ennemi, les allemands favorisaient ces méthodes lâches qui leur permettaient de mieux contrôler la situation.

Le patriotisme n'était pas à la mode à cette époque et le Général de Gaulle devait se sentir bien seul à Londres malgré la poignée de Français qui réagissaient en France.

Dans ces années 1940-1942 la résistance locale n'était pas organisée comme elle le fut par la suite, les amis et camarades qui étaient en contact avec moi n'avaient pas de pseudonyme, de nom inventé ni d'affiliation à un groupe bien défini de résistants.

En juillet 1942, j'organisais une réunion du club de football de Condé-Longpré dont j'étais le capitaine, dans un café de Condé, nous étions réunis à une trentaine de jeunes et de dirigeants ; dans la salle où nous étions, est arrivé un camarade avec qui j'étais en rapport pour organiser la résistance, il était un peu émêché et parlait à tort et à travers de l'élimination des allemands avec les armes dont nous disposions, je m'opposais à ses réflexions maldroites et lui demandais de quitter les lieux. C'était Marcel Cossard qui fut déporté avec moi et qui n'aime pas beaucoup que je parle de cette visite.

Le lendemain, les allemands perquisitionnèrent dans sa maison, trouvèrent des armes et il fut arrêté, quelqu'un l'avait dénoncé, et comme ils s'était adressé à moi, les allemands me cherchaient ; ils s'adressèrent à un joueur qui portait le même nom que moi, il était parfaitement innocent ; cela me permit d'être averti et de me retirer rapidement à la "campagne" si l'on peut dire ; je me planquais chez un oncle ayant une ferme au milieu des champs, un coin perdu. Je ne lui racontais pas mon histoire pour ne pas l'effrayer ou qu'il se fasse du souci, son fils étant prisonnier de guerre, ma participation aux travaux de la ferme l'arrangeait parfaitement.

Après une quinzaine de jours je décidais de passer quelques heures chez moi à Longpré pour connaître la suite des événements et j'appris qu'un dénommé Toulet avait été arrêté par les al-

lemands, cet homme faisait du marché noir avec les parisiens et se servait de cantines en fer de l'armée allemande ainsi que d'un cachet et d'étiquettes de la Kommandantur ; son stratagème avait été éventé, il fut arrêté puis relâché le lendemain, ce qui était surprenant, il était devenu un collaborateur des allemands particulièrement efficace et prétentieux comme je vais l'expliquer dans les prochaines lignes.

Je connus cet homme que je croyais honnête et sincère (les canailles le paraissent souvent) et qui vint me demander de tuer des porcs chez des cultivateurs qu'il connaissait ; à cette époque cela était interdit, mais tous les cultivateurs avaient leurs porcs non déclarés, élevés au fond d'une grange désaffectée, qu'il fallait tuer et débiter discrètement, pour arriver à survivre eux et leurs amis. On me sollicitait particulièrement parce que je n'avais pas peur du risque d'un travail qu'on devait exécuter en pleine nuit alors qu'il y avait le couvre-feu.

Je dois préciser que pendant cette période, comme pour le reste de ma vie, j'avais le goût du risque et si la vie m'est restée fidèle, il y a eu la chance et l'instinct de conservation qui ont joué un rôle important.

J'avais confié à cet homme (Toulet), que je croyais sincère, le secret de ma récupération d'armes, après la bataille de 1940, ainsi je fus l'une de ses premières victimes, les allemands surveillaient ma maison et le jour où je revins chez moi, il n'y avait pas 2 heures que j'étais là, que la Feldgendarmerie intervenait, perquisitionnait dans toute la maison et trouvait un revolver que j'avais caché dans ma penderie.

Deux camarades m'attendaient sur le trottoir en face de ma maison, je pus leur faire signe de s'éloigner, ils étaient au courant de ma récupération d'armes et s'ils avaient été interpellés peut-être aurais-je connu le poteau d'exécution et eux la déportation.

C'était en août 1942, emmené à la prison d'Amiens mon calvaire commençait.

Pendant trois jours ce fût les interrogatoires, d'abord gentiment avec promesse de libération si je participais discrètement avec leurs services ; ils me dirent savoir que j'avais d'autres armes cachées et d'autres camarades au courant de mes activités, c'était le premier jour ; pendant deux autres jours ce fut des coups, des cris, des menaces de mort dont on me demandait le choix et l'on me ramenait à la prison d'Amiens le soir, hébété et sanguinolent

Les interrogatoires se faisaient dans un immeuble qui fait face à la Préfecture d'Amiens, il existe toujours.

Je n'ai jamais avoué que j'avais des armes, le revolver qu'ils trouvèrent chez moi, je jurais l'avoir trouvé dans une pâture voisine et n'avoir aucunement l'intention de m'en servir, je restais sur ces déclarations et n'en ai jamais dévié ; quant à des complices, je n'ai pas dénoncé mes camarades, j'ai évité toutes les tentations ; les allemands m'offraient la liberté si je dénonçais des camarades et malgré les menaces et les coups, je n'ai rien avoué, cela me permet aujourd'hui d'avoir bonne conscience et de conserver l'estime de mes camarades.

Je pense à Léopold Ringard qui m'avait fourni quelques temps avant ce revolver avec d'autres armes que j'avais cachées ailleurs.

J'appris en prison que des groupes de résistants n'avaient pas tous eu la chance d'avoir des hommes de ma trempe pour se sauver des griffes de l'occupant. L'arrestation de un ou deux résistants et leur interrogatoire pouvaient amener le démentèlement de tout un groupe de par les recoupements et les aveux.

Nous partîmes de la prison d'Amiens pour Fresnes, nous étions huit Picards avec les menottes aux mains, deux par deux, nous prenions le train accompagnés de trois gendarmes allemands. A Fresnes on nous groupa à six par cellule et étions obligés de dormir par terre. Puis un jour nous fûmes rassemblés à environ trois à quatre cents et emmenés à la gare de l'Est où déjà notre aspect misérable intriguait les parisiens sur notre passage.

(A partir de 1943 les départs vers les prisons et les camps de concentration d'Allemagne se faisaient en majeure partie par Compiègne).

A coups de crosse on nous refoula dans des wagons à bestiaux suffisamment serrés pour ne tenir que debout, puis ce fut un long voyage de plusieurs jours qui semblait interminable avec des arrêts fréquents et longs ; la fatigue se faisait sentir ainsi que la faim, la soif ; certains voulaient s'accroupir, c'était malheureusement la loi du plus fort et du plus faible et quand enfin notre train arriva en gare de Trèves, certains étaient morts, épuisés ou étouffés.

De la prison de Trèves, où nous passâmes la nuit, un petit train nous amena au camp de concentration de Hinert, nous ne pensions pas à ce qui nous attendait ; à l'entrée du camp, il y avait un grand panneau sur lequel était écrit en allemand, bien sûr

"camp de redressement par le travail", nous eûmes l'occasion de constater que pour le travail, c'était le baigné et pour le redressement c'était plutôt l'avilissement, la peur en plus, nous avançons vers la mort lente et parfois brutale.

Dès notre arrivée un S.S. parlant le français nous expliqua que nous allions en voir de toutes les couleurs, ce fut d'abord un alignement impeccable de nos rangs, qui nous était demandé. Le Commandant Gabory se présenta pour servir d'interprète et reçut deux claques retentissantes qui le firent rentrer dans le rang, puis ce fut l'ordre de courir autour de la cour du camp, de marcher à quatre pattes, de ramper et tout cela orchestré par la schlag des S.S. et des kapos choisi pour leur violence parmi les déportés des précédents arrivages, la double ration leur donnant une vigueur supplémentaire et l'absence de pitié. Ensuite ce fut la tonte totale et la douche froide avant de regagner toujours en courant la baraque qui nous était destinée.

Le matin vers cinq ou six heures, c'était le réveil et l'appel dans la baraque. Dans les secondes qui le suivait, il fallait un alignement comparable aux démonstrations militaires des nazis ce qui n'allait pas sans les coups et les privations de toutes sortes, de plus il fallait que chacun de nous donne son numéro attribué à l'arrivée au camp, ceci en allemand et en tournant brusquement la tête dans le même sens. Puis c'était la distribution d'un morceau de pain bis, vite englouti, vu son volume et un herzat de café, parfois froid.

Vers sept heures, c'était un nouveau rassemblement pour former les groupes de travail. Certains faisaient des chemins avec un matériel rudimentaire : des pelles, des pioches, des gamates qui correspondaient à des brouettes sans roue, c'est-à-dire une caisse en bois avec des brancards latéraux, portée par deux hommes. Dans ce camp on damait ces chemins avec un tronc d'arbre d'un mètre de haut, auquel étaient appliqués deux brancards latéraux que deux hommes élevaient et laissaient retomber en cadence et progressivement.

Une autre spécialité de ce camp était le commando des souches. Il s'agissait de chariots comme les cultivateurs d'antan se servaient pour rentrer les moissons, avec de grandes roues cerclées de fer, à l'avant il y avait une flèche ou timon de chaque côté de laquelle étaient placés les chevaux, ici à la place des chevaux, c'était une vingtaine de déportés qui se répartissaient pour faire avancer cet attelage ; ainsi nous partions arracher des souches d'arbre

dans les bois voisins ; inutile de préciser l'état d'épuisement dans lequel étaient les hommes à leur retour. Ces souches étaient sciées et détaillées dans le camp par d'autres équipes dont le travail était également pénible du fait que le fil des pieds d'arbre ne permet pas un débit facile du bois, les hommes de métier pourraient l'assurer. Ce bois servait à alimenter un foyer au milieu des baraques.

Après ces travaux épuisants, c'était l'appel, c'est-à-dire le rassemblement de tous les hommes au milieu du camp dans un garde à vous impeccable, il fallait attendre parfois des heures pour nous relacher et manger une soupe liquide qui ne pouvait en rien compenser la somme de travail que l'on effectuait ainsi que les brutalités dont nous étions victimes, on nous exterminait lentement ainsi. Beaucoup de camarades ne duraient que quelques mois à ce régime.

Le meilleur moment était le sommeil réparateur sur des paillasses dans des lits à étages quand l'idée d'un appel en pleine nuit ne se logeait pas dans la tête des S.S., un appel au garde à vous, dans le froid et pendant des heures.

Un jour de décembre 1942 mon camarade Marcel Cossard fût mis aux arrêts, c'est-à-dire debout menottes aux poignets dans la cour du camp devant le bureau des S.S., il avait parlé d'évasion et sa réflexion avait été retransmise aux S.S. par un mouchard ; il y resta trois jours et trois nuits, sans manger, dans le froid glacial à cette époque ; à son retour à la baraque il était en piteux état et à la distribution de soupe de midi je lui donnais la mienne pour l'aider à surmonter son épuisement ; l'après midi nous débitions du bois (ols commandos) sur une petite place quand nous vîmes tomber d'une gamate des feuilles de poireaux, tenté par cet appât, je quitte ma place pour recueillir ces quelques feuilles que nous mangeâmes avidement ; le S.S. de service m'ayant vu, il me mit à mon tour devant le bureau des S.S. où je passais la journée et la nuit, le matin vers quatre heures on me retira les menottes et on me renvoya à la baraque ; j'essayais en vain de me réchauffer près de mon camarade, mais satisfait d'être relâché ; à l'appel vers six heures le S.S. de service appela mon numéro dont je me rappelle toujours le 56-62, que nous devons dire en allemand, je fus emmené à la prison du camp et mis dans une cellule sans couverture et sans manger pendant trois jours, le quatrième jour on me donna une couverture et une soupe, puis on me renvoya à la baraque totalement épuisé ; nous

n'étions qu'en 1942 et je me demande comment j'ai pu tenir jusqu'à la libération après cette épreuve et celles que j'avais encore à passer.

Dans ce petit camp d'Hinzert, j'ai eu la chance d'échapper à la mort et aux violences d'un S.S. que l'on appelait Yvan le Terrible, il portait bien son nom, voilà en quelques mots la raison de ce souvenir : La place du bois où nous travaillions ce jour là, était derrière le local qu'on appelait les douches et aussi les latrines, une fosse bordée d'une planche sur laquelle on s'asseyait pour faire ses besoins, le froid était intense, nous nous étions réfugiés à 7 ou 8 hommes dans ces lieux lorsqu'arriva en hurlant Yvan le Terrible, il nous ordonnait de sortir et nous attendait à la porte une bêche à la main ; je ne dûs qu'à ma souplesse et à mon instinct de conservation de ne pas prendre le coup qui tua un camarade engagé avec moi dans la porte de sortie.

Cet Yvan le Terrible provoquait chez nous la terreur, nous évitions son regard craignant un geste fou de ce dangereux maniaque. J'ai cru un certain temps qu'il était peut-être le Commandant du camp de Tréblinka, c'était une erreur, mais ces sadiques se valaient.

Pour se sortir de cet enfer il fallait économiser au maximum nos forces, il fallait récupérer, faire marcher notre imagination. Il était dangereux de se faire porter malade, si on ne l'était pas. Avant mon arrestation, je jouais dans une équipe de football dont j'étais le capitaine, dans un choc je fus blessé au genou, il aurait fallu que je sois opéré du ménisque, ce genou étant resté enflé, je me décidais de boiter continuellement, invoquant un accident au travail des souches, je passais à l'infirmerie en grimaçant ; le médecin Français qui était affecté au service des soins sous l'ordre d'un S.S. maçon dans le civil, signifiait à celui-ci un état sérieux de mon genou et ainsi je fus envoyé dans une baraque réservée aux malades et inaptés du camp.

Mon inséparable camarade Marcel Cossard eut une autre inspiration pour éviter le travail mortel, il se présenta au service des soins en prétendant qu'il urinait du sang, on lui donna un petit récipient qu'il devait remplir pour un examen ; il portait toujours sur lui, dans un ourlet, une petite lame de rasoir qui ne le quittait jamais, il s'ouvrit une petite veine au bras et fit couler le sang avec l'urine, cela nous permit de nous retrouver dans ce mouvoir surpeuplé qu'était cette baraque où nous nous sommes relaxés pendant trois semaines au bout desquelles nous sentions que quelque chose se

préparait et pourrait être dangereux pour ces malheureux camarades réellement moribonds et épuisés de cette baraque ; nous demandions à repartir au travail. Quelques jours après des camions arrivèrent et embarquèrent sans ménagement ces malheureux inaptés que nous ne revîmes jamais. Le premier disparu des huit Picards partis d'Amiens était de ceux-là.

A la soupe du midi et du soir il y avait deux services. Pour y aller il fallait traverser la place d'appel, une moitié des baraques dont nous faisons partie, était rassemblée pour aller au premier service, mais l'hiver il faisait noir pour le service du soir, c'est alors que nous arrivions quelques fois, malgré le service d'ordre très strict, à nous glisser une seconde fois à la distribution ; nous prenions d'énormes risques et très peu le faisait. Je me souviens, une fois, nous étions trois ou quatre risques tout assis aux tables de distribution avec notre gamelle, quand vint à passer Yvan le Terrible, il regardait avec insistance l'un de nous placé en face de moi, il lui demanda de quelle baraque il était, un interprète à proximité éclaircit la situation, alors le malheureux tenu par deux kapos dut ingurgiter de force six gamelles de soupe représentant près d'un litre chacune, puis il fut amené à la prison, inutile de dire comment nous nous sentions à ce moment, malgré notre faim nous avons été un certain temps avant de renouveler l'expérience.

On nous fit creuser une piscine rudimentaire d'un côté de la place d'appel, ce n'était pas pour améliorer la vie au camp mais pour le plaisir des S.S. qui parfois pour se distraire y jetaient les prisonniers qui n'avaient plus qu'à se sécher comme ils pouvaient après. Quand je fus attaché avec les menottes devant le Bureau des S.S. deux juifs venaient d'y être jetés, ruisselants et tremblants, ils furent attachés et menottés à côté de moi ; il gelait au mois de décembre 1942, ils étaient convulsés par le froid et moururent quelques temps après.

C'est aussi à Hinzert que je subis un accident grave dont je me ressens encore sérieusement maintenant. Je me trouvais en haut des marches d'accès à une baraque, lorsqu'un S.S. me poussa violemment et je tombais à la renverse sur un tas de pierres et me démis l'épaule qui ne fût jamais remise ; je souffrais beaucoup pendant les travaux forcés que je fus contraint de faire par la suite.

Malgré cela, le mal s'atténuait avec le temps.

Revenu en France, il fut constaté qu'il y avait également une fracture de l'épaule et un blocage ne me permettant plus de lever le bras plus haut qu'à l'horizontal.

Je ne sais pas combien de temps je suis resté à Inzert, au moins six mois, je n'ai jamais calculé ni les jours, ni le temps ; il se peut que cette indifférence m'ait aidé à survivre aux événements.

Brutalement un jour de l'été 1943, nous fûmes embarqués dans des wagons qui nous conduisirent à la centrale de Diez, je n'ai jamais depuis situé l'endroit exact sur la carte.

Dans cette prison assez propre, nous étions seuls dans de petite cellule, cela dura neuf mois.

La différence était grande par rapport au camp. Nous n'avions plus à subir les intempéries, le froid, les appels interminables du matin et du soir, les hurlements des S.S. mais l'atmosphère carcéral bien connu et toujours la faim qui nous tenaillait continuellement surtout quand on a vingt deux ans.

Mais des camarades mouraient, l'épuisement systématique d'Inzert faisait son effet et là mourut un jeune camarade faisant partie des huit que nous étions en partant d'Amiens ; il s'appelait Moïse Crépin, il était de Cayeux-sur-Mer. Il avait ce qu'on appelait à l'époque, la phtisie galopante, quand nous sortions chaque semaine pour aller à la douche, on le voyait changer.

Le souvenir néfaste que je retiens de cette prison est dû à la solidarité dont je suis imprégné par nature et qui parfois coûte chère.

Des camarades causaient entre eux à travers les barreaux de la petite fenêtre de leur cellule, naturellement cela était interdit. J'étais assis tranquillement pensant à peine, lorsque j'entendis un gardien qui ouvrait un judas, c'est-à-dire un petit regard de contrôle des prisonniers. J'attendis que celui-ci soit refermé, je mis ma chaise contre le mur sur laquelle je grimpais pour crier aux camarades de se taire.

Le gardien ne devait pas être éloigné suffisamment, il ouvrit la porte et furieux me cassait la chaise sur le dos, n'arrêtait pas de me battre à coup de pieds et de poings, il finit par me casser la balayette de service sur le nez en même temps que celui-ci.

Le lendemain matin nous devions sortir pour le contrôle journalier et rester au garde à vous devant la porte, en même temps je déposais la balayette cassée inutilisable ; mon camarade Marcel Cossard qui habitait une cellule face à la mienne eût un fou rire incontrôlable de me voir dans cet état, il avait entendu la séance de la veille et s'attendait à quelque chose d'anormal.

Je croyais l'histoire terminée, mais pas du tout, le gardien vint me trouver dans la cellule me fit mettre au garde à vous et comme mon regard le gênait par trop, il se mit à me giffler sans que je le quitte des yeux, je fus amené au mitard(cachot) pour quinze jours. Le mitard c'est une cellule, une planche pour dormir, un morceau de pain et une cruche d'eau par jour, même avec ce régime mes membres, mes organes, mon nez se reconstituaient...

Après ces neuf mois à Diez, nous fûmes embarqués toujours dans nos fameux wagons à bestiaux, à travers l'Allemagne jusqu'en Silésie plus loins que Breslau, à la centrale de Brieg ; c'était une très vieille prison, nous étions trente à quarante dans de grandes cellules ; des nombreux mois que j'ai passés là, me revient en premier lieu ce souvenir : à notre arrivée dans ces cellules, nous fûmes intrigués par la couleur des murs rougis au dessus des chalis (lits en bois superposés), la première nuit j'avais compris la raison, je venais d'être attaqué par des quantités de punaises qui me rendirent méconnaissable le lendemain matin, j'avais la figure boursouflée et le corps de même, ainsi pendant des mois je dus subir en supplément du reste, cette nouvelle épreuve. Dès la prison d'Amiens, j'avais connu toutes les sortes de suceurs de sang tels que les puces, les poux, les morpions, mais ces sacrées punaises furent le couronnement de mes problèmes d'insectes ravageurs ; ce qui était remarquable c'est que mon camarade Cossard qui dormait à côté de moi ne subissait aucune de leurs attaques alors que je les voyais courir sur sa peau, son sang n'était pas à leur goût...

De cette centrale de Brieg notre système de vie et de travail était conçu ainsi : le soir à six heures un énorme fourgon dans lequel on nous entassait à quatre vingts environ nous amenait dans une vieille usine où nous travaillions avec un matériel rudimentaire à la fabrication de pièces détachées destinées à l'armée ; à 6 heures le lendemain matin on nous ramenait à la prison en compagnie de mes punaises.

Mon inséparable Marcel Cossard et moi-même avions été installés à des meules électriques et avions pour mission de rectifier et d'affiner des encadrements en fer de lunettes de char, ces pièces une fois contrôlées nous les remettions dans d'autres caisses que nous closions et qui étaient expédiées dans d'autres directions.

Comme nous avons toujours fait, le temps de notre déportation, nous avons détérioré ce matériel et pensions ne pas être inquiétés vu l'expédition lointaine de ces caisses. Quelques jours passèrent, mais un soir que nous descendions du fourgon, nous vîmes des policiers et les quelques civils qui nous entouraient, fouiller du regard ceux qui descendaient, nous avons compris et malgré cela nous laissons descendre les camarades avec un léger espoir, nous descendîmes dans les derniers et de suite nous fûmes embarqués dans un bureau où il était question de sabotage et de discussions sérieuses entre la police et les civils ; nous avons bien cru à ce moment que nous ne reverrions plus la France.

Ceci se passait au début de 1944, je crois que les civils allemands doutaient de la future victoire de l'Allemagne, il y avait chez eux une certaine mansuétude à notre égard, nos corps décharnés, nos têtes de morts vivants et je crois qu'une sanction appliquée dans l'usine même fut obtenue par les civils et que cela nous sauva momentanément la vie, nous pouvions être fusillés.

Cette sanction de plus, que nos camarades, consistait à rester debout pendant les douze heures de travail en face d'un étai et avec une énorme lime, nous rectifiions des ferrailles, qui cette fois, étaient particulièrement contrôlées. A ce régime nous étions totalement épuisés, il nous arrivait de tomber de fatigue, relevés aussi vite à coups de schlague par le gardien qui nous surveillait ; cela dura peut-être six semaines. Un jour un camarade travaillant à une perceuse étant décédé, Marcel Cossard s'installa à sa place sans problème et je restais seul, attendant une autre occasion, elle vint quelques temps après, avec l'absence à une place assise d'un autre camarade ; je crois que les civils qui nous dirigeaient, avaient joué un rôle salubre et généreux à notre égard, en fermant les yeux sur notre changement de travail.

C'est à cette prison de Brieg que mourut d'épuisement Edouard Sabras le troisième des huit partis d'Amiens.

L'armée Russe avançait de plus en plus et atteignait la Pologne. C'est alors que les allemands décidèrent à l'avance, de nous évacuer, ce que nous fîmes au début de l'hiver de 1944. Nous avançons dans la neige pendant de longs jours à proximité de la frontière Tchèque et nous sommes arrivés dans une prison à Eger en Tchécoslovaquie. Cette ville s'appelle maintenant Cheib.

De cette prison nous partions tous les matins à pied, nous traversions la ville pour travailler sur un camp d'aviation où

avec pelles, pioches et bûches, nous faisons d'énormes buttes de terre de deux à trois mètres de haut, d'une longueur de vingt à trente mètres, pour servir de protection aux avions contre les éclats de bombes. Ce travail fastidieux en épuisa beaucoup, d'autant plus qu'il arrivait certains jours, que l'on oublie de nous apporter la soupe du midi.

Puis un jour on nous rassembla une fois de plus, pour nous emmener par train au camp de Flossenbürg, en janvier 1945 je crois.

A l'arrivée dans ce camp, ce fut le passage à la douche. On se deshabillait dans un local et on passait dans la salle des douches, rassemblés à une vingtaine, les kapos de service se servaient d'un genre de lance d'incendie dont le jet puissant nous glaçait, au point que certains tombaient dans cette espèce de bac de douche avec des rebords et ne pouvaient se relever, ils mouraient congestionnés ou noyés dans vingt centimètres d'eau. Les plus valides se serraient, se cachaient les uns dans les autres, aspirant à la fin de cette sinistre besogne, qui nous paraissait interminable. Nous étions mis en quarantaine, c'est-à-dire dans une baraque, sans en sortir pendant quelques semaines, comme cela devait se faire dans les camps. Puis c'était les commandos de travail ; nous avons fait partie des commandos à l'intérieur du camp, évitant de peu le travail à la carrière de pierres qui aurait assurément terminé notre calvaire, nos organismes étant totalement épuisés.

Dans ces mois qui précédèrent la fin de cette guerre, arrivaient de semaines en semaines, de nouveaux groupes de déportés venant d'autres prisons ou d'autres camps, contraints au repli par l'avance Russe, ce qui nous redonnait espoir. Mais au mois de mars 1945 nous étions arrivés à être vingt huit mille hommes. Sur les chalis, ces lits à trois étages, nous étions à quatre par lit et ne pouvions donc pas nous allonger pour dormir et des affrontements se produisaient entre les hommes de toutes les races que nous étions.

Je me souviens que dans l'impossibilité de dormir dans ces circonstances, mon camarade et moi décidions de nous glisser en dessous de ces chalis qui avaient des pieds. Nous avions juste le passage et nous pouvions être allongés à même du plancher. Alors que nous dormions il se produisit un craquement, c'était le chalis surchargé qui s'enfonçait brusquement d'un côté, dans le plancher. Je pus me dégager rapidement et obliger les polonais et tchèques qui se trouvaient au-dessus à descendre rapidement afin de dégager mon camarade Cossart à moitié étouffé et qui mit un moment à se remettre. Je ne me rappelle plus ce que nous fîmes par la suite, mais

nous n'avons plus recherché les dessous de chalis.

Dans la deuxième quinzaine d'avril 1945, nous sentions quelque chose d'anormal, les commandos extérieurs étaient consignés dans le camp. Il y avait du flottement dans l'organisation, nous vîmes les S.S. se rassembler à l'extérieur du camp et partir ne laissant que quelques gardiens dans les miradors. Le four crématoire ne fonctionnait plus et on amoncelait les cadavres de nos camarades en tas imposants, d'autant plus que l'on mourait de plus en plus sur la fin. Je me rappelle que l'on avait rempli de cadavres les lavabos où nous étions obligés de nous laver chaque jour ; leur présence nous laissait indifférents, nous étions habitués à la mort, eux aujourd'hui, nous peut-être demain.

Un camarade avec qui je formais un tas de cadavres, aperçut sur l'un d'eux un pantalon en bon état. Il le prit en remplacement du sien qui était détérioré ; en fouillant les poches il récupéra un chapelet qu'il prit comme porte bonheur ; la suite de mon récit reparlera et conclura sur ce qu'il en fût.

Le départ des S.S. nous remplissait de joie et d'espoir de voir enfin se terminer notre calvaire. Nous avons cru à la libération, il fut placé au dessus des baraques des petits drapeaux blancs, je ressentis à ce moment une grande émotion, un grand soulagement.

Au moment de leur départ, un S.S. s'approcha de la clôture de barbelés avec deux grands sacs remplis de paquets de cigarettes qu'il lança devant notre baraque, je me précipitais et le premier j'empoignais l'un d'eux ; je n'eus le temps d'aucune réaction que vingt ou trente prisonniers se jetèrent sur moi. Je me sentais étouffé et ma seule idée du moment fut de me dégager au plus vite de cette masse avide et incontrôlée puis, réflexion faite, de faire le tour de cette mêlée en puisant délicatement dans les poches de ceux qui auraient pu me faire trépasser.

Vingt quatre heures avaient passé quand on vit revenir l'ensemble des S.S. avec des renforts ; ils nous donnèrent l'ordre de nous mettre en colonnes et nous partîmes du camp, je crois sans direction bien précise. La majorité des colonnes se dirigèrent vers Cham, une petite ville située à 120 kilomètres de Flossenbürg. Le parcours fut particulièrement sinueux, nous changions fréquemment de direction, les renseignements obtenus par nos gardiens les perturbaient concernant l'avance des américains, le piège se resserrait.

Malgré cela, il y avait des ordres d'extermination, il y avait peut-être encore un espoir fou chez ces fanatiques sanguinaires, je vais décrire les faits dont j'ai été acteur et témoin.

Dans cette immense colonne dans laquelle j'étais, nous étions encadrés par un S.S. tous les vingt mètres environ.

Dès le départ du camp, nous entendions des coups de fusil continuellement en queue de colonne ; voulant savoir la raison exacte de ces fusillades, je me laissais glisser vers l'arrière et c'est alors que je vis en action un système de carnage épouvantable. En queue de colonne se retrouvaient ceux qui étaient épuisés et qui ne pouvaient plus avancer, certains tombaient et recevaient systématiquement une balle dans la tête, d'autres vacillants, les yeux hagards, le regard plein de détresse, s'attendant au coup fatal. J'ai vu les S.S. pousser du pied certains, qui ne tombaient pas assez vite pour leur mettre une balle dans la tête.

Choqué par un tel carnage, je m'empressais de remonter dans la colonne, ayant la chance d'avoir assez de force pour cela et je retrouvais un camarade en compagnie de qui je marchais.

Ce camarade avait de la dysenterie, il éprouva le besoin de se soulager, il demanda au S.S. de proximité, l'autorisation, celui-ci lui ordonna d'aller vingt mètres plus loin et d'agir rapidement pour rentrer dans le rang, ce qu'il fit, je lui rendis sa gamelle et sa couverture et notre marche continua, c'est alors qu'il eut une nouvelle fois envie, il me confia une nouvelle fois sa gamelle et sa couverture, je lui conseillais de demander à nouveau au gardien, mais il ne crut pas nécessaire cette démarche, il n'avait pas fait dix mètres devant celui-ci, qu'il prit une balle dans le corps et une dans la tête pour l'achever ; quant à moi, surpris je continuais ma route avec mes 2 couvertures par esprit de conservation. Il avait beaucoup plu la nuit précédente et je finis par me rendre compte au bout d'un assez long temps, que je traînais une charge supplémentaire et inutile qui pouvait être néfaste avant la fin de cette tragédie, je rejetais donc cette couverture pleine d'eau. Je parlais précédemment de ce camarade qui avait récupéré le pantalon d'un autre déporté mort ; dans ce pantalon se trouvait un chapelet, c'était ce camarade qui venait de se faire tuer à mes côtés, ce n'était pas un porte bonheur comme prédit, mais la fatalité qui exclut, qui méprise toute superstition ou croyance.

J'allais oublier de décrire un fait dramatique de l'évacuation de Flossenbürg. Il est de mon devoir de faire connaître ce que j'ai vu de plus terrible à ce moment.

L'épuisement dans les colonnes était total, les plus faibles tenus coude à coude par les plus résistants, mais il arrivait que le poids de certains devenait insupportable et on était obligé d'abandonner ces malheureux camarades sur le bord de la route où ils étaient abattus.

Je vis un fils épuisé que l'on laissait sur le bord de la route être rejoint immédiatement, je dirais instinctivement, par son père se couchant à ses côtés pour être abattus quelques secondes après par le S.S. à proximité.

Dans ces quatre jours d'évacuation, je revis une seconde fois les mêmes faits, de la même façon ; ces couples étaient l'un de l'Aisne et l'autre de la Vendée. Je les connaissais depuis Fresnes en 1942 où nous partîmes ensemble. Je connaissais leur histoire. Le fils avait fait des actions contre les Allemands, dénoncé mais averti, le fils disparu, les allemands prirent le père en otage et quand le fils vint se rendre ils les conservèrent tous les deux pour finir comme je viens de l'expliquer.

Ainsi mourut le quatrième des huit Picards partis de la prison d'Amiens avec moi et qui avait suivi le même parcours : camp.. prison... prison... camp, depuis 1942.

Je crois que c'était le deuxième jour d'évacuation, nous venions de passer la deuxième nuit, les allemands nous encadrèrent dans un petit bois où nous nous empressions de nous reposer, mon camarade venant d'être tué, je me trouvais seul et transis par la fatigue et les pluies de la nuit ; depuis longtemps déjà nous savions que coucher à deux dans une couverture, permettait un réchauffement plus rapide ; je vis un polonais qui se trouvait seul également, je lui fis signe en étalant ma couverture, de s'allonger avec moi, il me comprit et avant de se coucher, il tint à me donner dans une petite boîte de fer trois ou quatre cigarettes qu'il avait conservé précieusement, puis nous nous couchâmes côte à côte sa couverture jusque sur nos têtes ; nous dormions peut-être depuis une heure quand j'entendis mon plus fidèle camarade, Cossart, m'appeler à travers le bois. Je l'appelais et lui expliquais les événements précédents, je lui expliquais que j'avais trouvé un polonais pour récupérer sous nos couvertures, c'est alors que soulevant celle-ci nous nous rendîmes compte que celui-ci était mort, je ne m'étais pas aperçu de son affaiblissement, pour que la mort le prenne si vite.

Une heure environ après cet épisode, les allemands nous rassemblèrent à coup de crosse et notre marche continua, la mort guettant au fil des kilomètres, ceux qui restaient, les allemands

appliquant méthodiquement leur oeuvre destructrice sur les pauvres êtres sans réaction que nous étions.

Ainsi s'éclaircissaient nos rangs à un rythme de plus en plus soutenu, ainsi les allemands tuaient toujours avec la même conviction, nous étions de plus en plus hébétés, impuissants, évitant de tomber ne sachant pas si nous pourrions nous relever, nous étions des automates au bord de l'écroulement, sur cette route qui n'en finissait pas.

Il arrivait que certains sentant leurs forces les abandonner profitent du passage en bordure d'un bois, ou d'un endroit accidenté, pour risquer de s'échapper. C'est alors qu'ils étaient tirés et le plus souvent abattus par les S.S.

Le dernier jour l'idée me vint de m'échapper, mais la proposition que je fis à mon camarade Cossart, n'eut pas son accord. Deux fois je fus décidé à tenter la chance. Peut-être ne serais-je pas là en train de décrire quarante ans après, ce que fut ma déportation !!

Nous vîmes également dans un champ à environ trois ou quatre cents mètres de notre route, un déporté qui tentait de se relever, les S.S. le virent et l'un d'eux fut désigné pour aller l'achever ; si cet homme n'avait pas bougé et qu'il eût laissé passer la colonne, peut-être aurait-il été sauvé ; je pense qu'il était blessé ou inconscient ; il avait du s'échapper d'une colonne nous précédent.

Sur les bas-côtés de la route, les habitants des lieux s'empressaient d'enterrer les nombreux cadavres, de cela il en a été peu parlé, ces gens ne se sentaient pas honorés d'exercer un pareil travail, effaçant les traces de ce carnage de l'évacuation du camp de Flossenbürg. Ceci m'a été confirmé par un prisonnier de guerre ayant participé à cette triste besogne. Mais la discrétion était de rigueur et l'est encore malgré le temps. Beaucoup de nos camarades reposent encore dans des lieux insoupçonnés le long de ce que l'on a appelé la route de Cham et que l'on pourrait appeler le chemin de croix des derniers martyrs du camp de Flossenbürg.

Cette évacuation du camp de Flossenbürg qui ne dura à peine que quatre jours, restera pour moi et les rescapés, un haut lieu de la barbarie nazie, le moment le plus dramatique... le plus... de mes trois années de déportation.

Le dernier jour en fin de journée, les allemands nous firent descendre par des petits chemins qui nous amenèrent dans une grande ferme. Ils nous refoulèrent dans les divers bâtiments qui la composaient, nous nous retrouvions dans un poulailler où nous aspi-

rions au repos, mais prévoyant et craignant une reprise de la route une heure ou deux après, nous avons cherché à faire en sorte de ne plus repartir vers une mort certaine ; voyant le plafond du poulailler composé de planches vétustes, nous en détachions suffisamment pour pouvoir nous engager entre deux bastings et nous retrouver entre deux planchers, ceci après avoir réussi à calfeutrer l'entrée de notre tanière, c'est-à-dire, ajuster au mieux les deux planches du plafond par lequel nous nous étions glissés.

Malgré le courant d'air que nous ressentions en ces lieux, nous tombâmes dans un profond sommeil et quand nous nous sommes réveillés, c'était un étrange silence qui nous intriguait, nous commençons par forcer une planche du plancher supérieur donnant dans une grange où était caché un jeune Russe dans un tas de paille.

Nous progressions prudemment et toujours le silence, puis nous retrouvions quelques camarades aussi inquiets que nous, nous sentions un vide... en mettant le nez à l'extérieur nous nous enhardissions et nous rendions compte enfin que nos assassins étaient partis, abandonnant certains attirails militaires dans la maison et s'étant peut-être déjà habillés en civil.

Notre inquiétude devenant de la joie, nous sentions enfin la liberté, d'autant plus que l'on entendait se rapprocher la canonnade ; nous nous sommes avancés dans la plaine, atteignant une route importante, nous avons mis un linge blanc au sommet d'un bâton et nous vîmes arriver les premiers chars américains ; à notre air ils ne se posèrent pas de questions et nous envoyèrent sur Cham, petite ville qu'ils venaient d'occuper.

A Cham, mon camarade et moi, nous fûmes récupérés par une famille aisée, compatissante à notre égard, très choquée de notre état et qui d'emblée, nous mit dans un lit superbe, tellement agréable que nous l'avons apprécié une journée et une nuit entière.

Puis nous dûmes nous rendre à un service sanitaire de l'armée pour y être soignés, j'avais de la dysenterie, toussais beaucoup, je me sentais fiévreux, les suites de ma déportation et de cette terrible évacuation allaient s'accumuler, je n'avais pas encore la vie sauve.

Les statistiques divergent concernant le nombre de morts lors de l'évacuation du camp de Flossenbürg, mais il était reconnu que vingt huit mille hommes sont partis de ce camp dans l'évacuation et que nous serions restés Huit à dix mille vivants, ce qui donne à penser de l'hécatombe et du carnage de ces quatre jours.

Pour moi et les rescapés, ce haut lieu de la barbarie nazie, fut le moment le plus dramatique de mes trois années de déportation.

Marcel Cossart était plus solide que moi, mais je crus le voir mourir lorsqu'une fois libéré, il avala la totalité d'un grand bocal de graisse d'oie et de morceaux de lard, récupéré dans un chariot des S.S. ; son foie, peu habitué à un pareil arrivage, lui provoqua des douleurs insupportables, il se sentait étouffer et je dus faire appel aux médecins militaires hongrois qui nous soignaient pour, après un traitement énergique, lui redonner l'espoir de retour en France.

Mon état s'aggravait, j'étais de plus en plus fiévreux et faible, je n'avais plus l'envie de manger, je ne pouvais plus marcher, j'ai cru que pour moi c'était la fin, je demandais à Marcel Cossart de trouver au plus vite le moyen de retourner en France, ne voulant pas mourir en Allemagne. Nous avons réussi à trouver des camions militaires qui se dirigeaient vers une gare où des trains devaient en deux étapes, nous mener vers la France.

Après la bataille récente, c'était un peu la pagaille ; nous étions toujours dans des wagons à bestiaux, mais avec de la paille et l'appui, ô combien réconfortant de bénévoles, ne sachant que faire pour nous.

Au deuxième changement de train, nous attendions sur le quai l'arrivée de celui-ci et je confiais à un autre camarade mon sentiment que je ne reverrais peut-être pas ma famille et lui donnant mon adresse, je lui demandais d'écrire à ma mère que mes dernières pensées seraient pour elle. (je suis heureusement revenu, mais ce camarade qui me connaissait bien n'a pas tenu sa promesse. Ropessé).

Le deuxième transport arriva et toujours dans les mêmes conditions, nous allions vers la France, mon état s'aggravait, je perdais la notion des choses, toujours une forte fièvre, je ne mangeais pas, j'entrais dans le coma ; on me descendit à Metz et m'hospitalisait, mon camarade poursuivit sa route pour retrouver au plus vite sa famille.

Ma famille fut avertie de ma présence à Metz et quelques jours plus tard quelqu'un vint me voir que je ne reconnus pas, mon coma se prolongeait et les autorités médicales décidèrent une chose assez surprenante ; ils trempèrent une couverture dans un seau d'eau froide, on l'étala sur le lit voisin, on m'y déposa, me roula dedans

puis on me remit dans mon lit ; je crois que l'on avait cherché la solution qui devait provoquer la fin ou le retour de la vie en suscitant chez moi une réaction ; ma destinée a préféré le retour et je repris peu à peu de la nourriture, des forces, lentement, très lentement.

Puis ayant passé environ deux mois à Metz, je fus ramené sur Paris sur une civière et je me retrouvais à l'hôpital de la Salpêtrière où je commençais à récupérer mes forces à bien manger et à reprendre vraiment espoir de survivre. Je commençais à circuler avec des cannes, mais mon aspect ne trompait pas les gens sur l'enfer d'où je venais. Je voyais mes cheveux commençant à repousser depuis trois années qu'ils étaient continuellement tondus à ras.

Des personnes généreuses s'intéressaient à nous, on m'emmena délicatement faire une promenade dans la gare du Nord et, coïncidence, je vis des personnes de mon pays natal que je reconnus, elles par contre ne m'auraient jamais reconnu... des années après elles me dirent qu'elles avaient conservé dans les yeux, l'aspect effrayant et cadavérique que je représentais encore ce jour-là.

Des huit Picards partis d'Amiens en 1942, j'ai raconté la mort de quatre d'entre eux, les deux autres qui sont morts ont été séparés de nous comme il est arrivé souvent durant notre déportation où nous partions d'un camp à une prison, à un commando et réciproquement. Nous savons qu'ils sont morts quelque part en Allemagne.

J'ai voulu faire connaître à quel point l'être humain sait résister aux pires épreuves que sont la faim, le travail forcé les brutalités et les souffrances morales.

J'ai tenu à faire le récit d'une partie de ma vie sans aucunes prétentions, mais avec l'idée de faire connaître ce que fut la guerre pour certains et aussi l'exemple du devoir accompli, qui donne bonne conscience.

Pouvant enfin me mouvoir, à la Salpêtrière on me passa une radio pulmonaire et là, une nouvelle déception m'attendait ; on m'apprit que j'avais une tuberculose bilatérale, c'est-à-dire que les deux poumons étaient touchés. Quand je revins à mon lit je subis un choc qui me fit fondre en larmes, mais le repas arrivait et l'appétit que je retrouvais, évita chez moi une trop grande déception.

A cette époque de 1945, la tuberculose était comme le cancer aujourd'hui, on en guérissait de temps en temps mais après

des mois de traitements parfois durs comme les pneumos, les thora-
cos et les piqûres qui n'en finissaient plus au fil des mois...
si tout allait bien. J'ai vu mourir encore beaucoup de camarades
à Davos (Suisse) où pourtant nous étions bien soignés.

Pour moi-même le traitement fut simple et efficace avec
les mois qui passaient et qu'il fallait accepter ; j'avais retrou-
ver un appétit féroce ; il m'arrivait de manger les suppléments
de repas de mes voisins de lit qui manquaient d'appétit, ils ad-
miraient la façon dont j'engloutissais mes repas ; cette frénésie
aurait pu faire craindre des problèmes digestifs, des complications,
il n'en fut rien ; moi qui avait pesé quarante kilos à ma libéra-
tion, progressais en poids avec une rapidité surprenante, au point
que les docteurs jugèrent bon de n'entreprendre que des piqûres de
calcium et d'attendre.

Après deux mois à l'hôpital de la Salpêtrière on me rap-
procha de mon pays et je me retrouvais à l'hôpital d'Amiens d'où
je pus revoir parents et amis et l'atmosphère de ma Picardie.

Puis l'occasion me fut proposée de partir en sanatorium
en Suisse (Davos) où on offrait généreusement les soins et le con-
fort gratuit pour les jeunes éprouvés par la guerre.

Je passais dans ce pays neuf mois agréables qui me per-
mirent de retrouver une meilleure santé ; j'avais grossi de qua-
rante kilos en l'espace de huit mois ; j'étais plutôt bouffi de
la figure et de la poitrine, c'était la dilatation des tissus dû
à un excès de nourriture, mais cela s'est résorbé naturellement
par la suite et j'ai retrouvé sans problème le physique normal dû
à ma nature et un poids moyen de quatre vingts kilos.

Une anecdote sur mon passage en Suisse me revient !

Faisant de la tuberculose et partant pour la Suisse,
j'avais envisagé le pire ; étant chez moi avant mon départ, j'avais
récupéré dans une de mes planques, un revolver de calibre 6/35
assez petit pour se loger dans une paire de chaussettes, mon pas-
sage en Suisse s'effectua normalement et les mois qui suivirent
également . Après six mois de soins, j'avais retrouvé la santé
et éprouvé le besoin de revoir mon pays, mes amis et amies. Fin
mars 1946.

Je profitais du baptême d'un petit neveu pour demander
une permission d'une quinzaine de jours, qui me fut accordée.
Quand je revins à la frontière, je fus arrêté, interrogé et incar-
céré le temps de prouver les raisons qui m'avaient poussé à embar-
quer avec moi le fameux revolver que le patron de l'établissement

avait découvert en fouillant mes affaires dans la chambre où je logeais. Ma bonne foie fût reconnue, j'avais l'estime du patron du sana où nous étions (Sans-Soucis) à Davos, et les choses s'arrangèrent très bien... sans mon pétard.

Je restais encore trois mois en Suisse, avant mon retour définitif en juillet 1946. A cette époque, je me mariais et nous eûmes quatre enfants en six ans. J'ai travaillé dur pour les élever ; l'éducation qu'ils reçurent a permis de leur faire avoir une situation favorable à notre époque troublée, des années 1960 à 1980.

Une fois de plus j'avais fait mon devoir et malgré des déceptions, je ne regrette rien. Ma destinée était ainsi tracée.

CONCLUSION - MISE AU POINT

Du fait de mes actions dans la résistance et de mon comportement par ailleurs, il me fut attribué des décorations que je n'ai pas sollicitées, mais dont je suis fier maintenant, car je pense avoir mérité largement la reconnaissance de mon pays pour tout ce que j'ai fait ou subi. Il se peut que des personnes jalouses ou malveillantes essaient de salir mon passé, elles n'auront de ma part que l'indifférence de ma conscience.

Ces dernières années, soit environ quarante ans après la libération de notre pays, une catégorie de personnes que l'on a appelé des S.T.O. ou requis d'office pour travailler en Allemagne de 1943 à 1945, se sont permises, pour s'honorer de ce qu'elles n'ont pas passé, de se faire appeler déportés du travail, mais de la façon dont elles s'expriment maintenant, le mot de travail est retiré et le mot déporté leur suffit, ce qui laisse croire qu'elles ont été dans les prisons et camps de concentration. J'ai eu l'occasion d'entendre de telles doléances qui m'ont passablement irrité quand je leur demandais dans quel camp ou dans quelle prison elles avaient été vues, que j'y avais passé moi-même, la réponse était hésitante, avant de reconnaître qu'elles étaient du service du travail obligatoire en Allemagne auquel elles avaient bien voulu adhérer. Je suis sans reproche, étant donné que tout le monde n'est pas capable de risquer sa vie comme je le fis.

Il ne leur est pas permis de s'octroyer le titre de déporté qui nous a été attribué à la libération, ce mot est maintenant sacré et doit être respecté en souvenir des nombreux martyrs qui sont morts dans les camps de concentration et des quelques rescapés que nous sommes encore.

Nous ne contestons pas l'ennui et les moments désagréables qu'a provoqué le service du travail obligatoire, mais leur régime n'était aucunement en rapport avec ce que nous avons subi dans les camps et les prisons d'Allemagne.

J'ai voulu dans mon récit expliquer particulièrement les souffrances supplémentaires que j'ai subies, en plus de celles de la vie concentrationnaire qui étaient courantes et qui étaient la faim, les coups, la peur, l'état bestial dans lequel on nous avait rendus.

Après cela on ne sera pas surpris que près des trois quarts des déportés sont morts dans les camps et à leur retour.

Personnellement je suis toujours aussi surpris de ne pas être mort là-bas après ce que j'ai passé.

Les Allemands voulaient nous exterminer et y sont arrivés en partie, ce n'est pas sans raison que fut décrété en 1942 le mot d'ordre "Nuit et brouillard" qui déterminait notre retrait de toute société et notre élimination définitive. Personnellement pendant le temps de ma détention, je n'ai jamais connu de Croix Rouge ou de moyen de communication avec l'extérieur ; ma famille a pensé que j'étais mort.

L'explication de ce récit est sans fioriture, c'est la vérité pure, sans exagération, j'ai horreur et je suis choqué quand j'entends des réflexions mensongères sur des événements aussi graves et dont certains voudraient s'honorer. Nous devons rester nous-mêmes, et les autres ce qu'ils sont simplement.

C'est avec satisfaction que je termine le récit de ce que j'ai passé pendant la guerre ; quelque chose me disait qu'il fallait faire connaître ces événements terribles afin que ceux qui me liront se rendent compte de ce que furent mes souffrances et la déportation.

Récit terminé le 28 avril 1989

J. Petit

Mr Yves Petit sur la photo à gauche

